

Du rose saumon au rouge vif

Le rose saumon était à la mode en cet été de 2016. Il y en avait partout. Moi, je déteste le rose saumon. C'est la couleur préférée de ma mère, c'est pour moi la couleur de la soumission. Non seulement elle portait souvent du rose saumon, elle l'imposait dans l'ambiance de la maison avec les rideaux de la cuisine, des nappes et plus encore. Aujourd'hui, c'est fini pour moi le rose saumon. Ma couleur, c'est le rouge vif. La couleur des deux petits drapeaux dont je me suis servi pour changer ma vie.

Depuis six mois, je travaille à l'Usine Plasticford de Laval. Alexandre Ouimet, un jeune, début vingtaine, comme mon fils, est aux commandes d'un chariot élévateur. Le chariot est chargé, même surchargé de caisses de pots de plastique destinés aux usines alimentaires qui y déverseront leur mayonnaise ou beurre d'arachide.

Aujourd'hui, plutôt que d'aller à la sortie sud de l'usine, Alexandre choisit d'utiliser la sortie est avec son engin. Je le vois prendre cette direction après son passage à mon poste de travail. J'attends ce moment depuis quelque temps. Je savais qu'il le ferait un jour. La sortie est ne doit être utilisée que dans des situations exceptionnelles. C'est la consigne du gars responsable de la sécurité. Cette partie de l'usine, vouée à la démolition, n'a pas été rénovée. Je suppose que la sortie sud aurait nécessité de l'attente et qu'Alexandre se fout des règles. Il doit se dire qu'il se guidera avec les drapeaux rouges. Ces drapeaux indiquent la ligne à ne pas dépasser. La dépasser l'amènerait à tomber dans le trou généré par une dénivellation de deux pieds.

Après le passage du « cueilleur », celui qui ramasse la production de pots aux différents postes de travail, nous sommes autorisés à prendre notre pause. Je quitte mon poste et me dirige vers la sortie est. Je prends l'escalier de côté. Il n'y a personne, c'est ma chance. Je dévale les marches. J'ai gardé mes gants de travail. Mon cœur bat à tout rompre. C'est la deuxième fois dans ma vie que je prends une décision majeure et la mets en action. La première fois, c'est quand j'ai choisi la sobriété.

Je me suis préparée. Je sais comment fonctionne le déchargement à la sortie est. Il doit venir placer son chariot élévateur à un endroit précis pour faciliter le transbordement. Après son positionnement, il doit aller chercher un camion. Le conducteur d'un chariot élévateur, lorsque sa charge est au maximum, ne voit rien à l'avant. Il doit se guider avec les lignes de côté tracées au sol. En fin de parcours, il doit aussi se guider avec deux drapeaux rouges placés juste avant la dénivellation.

Je suis là avant lui. Il n'y a personne. Je vais tout de suite enlever les deux drapeaux rouges et je me cache derrière une énorme colonne tout près. Il ne pourra pas me voir, mais moi je pourrai tout voir. La semaine dernière, j'ai bien vérifié, il n'y a pas de caméra dans cette vieille partie de l'usine. J'entends le moteur du chariot élévateur. Il arrive. Comment arrêter mon cœur de battre ainsi? Il avance avec aplomb. En se penchant de côté, à la droite puis à la gauche, il cherche les drapeaux rouges pour préparer son arrêt.

Bang! Bang!

Dans un bruit d'enfer, le chariot élévateur est tombé dans le trou. J'espère de tout cœur que ce fracas ne sera pas entendu dans l'usine. Ça devrait aller, car c'est tellement bruyant là-bas. Ici on n'entend plus que les derniers râles du moteur. Est-il vivant? Est-il mort? Je ne le vois pas. Il est enseveli dans un lit de pots de plastique et écrasé sous le poids de son chariot.

Je suis sidérée, mais je réussis à garder mon sang-froid et à me remettre en action. Je replace un seul des deux drapeaux, celui de gauche. Il roulait plus vers la droite. Je lance l'autre drapeau dans l'amas de ferraille et de plastique.

Je retourne à mon poste de travail. Je n'ai rencontré personne. Le tout s'est déroulé dans les dix minutes de ma pause. Les pots de plastique m'attendent, je reprends le travail. Une vingtaine de minutes passent. Tout est normal dans l'usine. Puis, je vois des gens se déplacer d'un poste de travail à l'autre. Une rumeur circule. Personne ne vient me parler, comme d'habitude.

Tout à coup, une sonnerie éclate dans l'air. C'est la première fois que je l'entends. Qu'est-il arrivé? Au micro, le superviseur nous demande de cesser la production et de quitter l'usine. « Un incident est arrivé. Vous serez informés demain, lorsque la situation sera plus claire. »

Par étapes, un silence s'installe dans l'usine. L'arrêt complet des machines fait du bien à mes oreilles. Ce silence est brisé par la rumeur. Les travailleurs se regroupent en sous-groupes de cinq ou six. Ils ne veulent pas quitter, ils veulent savoir. Je reste aussi. Je veux faire comme les autres. Finalement, les propos circulant d'un groupe à l'autre établissent que c'est le jeune Alexandre qui est allé décharger à la sortie est et qui est tombé dans le trou avec son chariot élévateur. Certains disent qu'il est mort. Je sens la peur circuler d'un travailleur à l'autre. Je suis livide aussi. Un superviseur bloque l'accès à cette partie de l'usine. Un autre superviseur redemande aux travailleurs de partir. Nous restons sur place.

Après une quinzaine de minutes, la direction nous informe au micro qu'il y a eu un accident de travail important et qu'elle suspend la production jusqu'à huit heures demain matin. Elle nous dit de repartir chez nous et que nous aurons un point d'information à l'arrivée demain. Personne ne semble pressé de partir. Je m'attarde un peu, me colle à un groupe puis à l'autre. Aujourd'hui, il n'y a pas de joie à finir plus tôt. La spéculation à qui mieux mieux se poursuit. Finalement, je retourne chez moi. Je saurai la suite demain.

Arrivée chez moi, je demeure dans le silence. Je suis incrédule quant à ce qui est arrivé, à ce que j'ai fait. Je suis calme. J'écoute pour entendre ce qui arrive en haut. Je veux savoir ce qui se passera, car Alexandre vit ou vivait dans l'appartement au-dessus du mien. Tout est calme. Vers six heures, j'entends la blonde d'Alexandre arriver. Jusqu'à sept heures, à part la télé, pas un bruit. Puis, on sonne à la porte. Elle éteint la télé rapidement et ses pas vers la porte font craquer le plancher. Des personnes entrent si je me fie aux pas nombreux. Faiblement, j'entends le bourdonnement des voix. Et, tout à coup, un grand cri transperce l'air.

Je comprends que j'ai réussi. C'est une paix qui m'envahit tout d'abord. Après, je dois l'avouer, j'ai peur. Je vais me soigner avec du jazz. Je ne veux plus rien savoir des gens d'en haut. Je sais que j'ai fait ce qu'il fallait faire.

Il y a six mois, au cœur de l'été, j'ai fait un virage majeur : un nouvel emploi et un déménagement, cela dans la même semaine. Un emploi à l'usine Plasticford et un beau quatre et demie rénové et lumineux pas très loin de l'usine.

Je n'ai jamais travaillé en usine, mais je m'y adapte bien. Je suis maintenant autonome sur ma machine et j'apprécie qu'elle soit un peu à l'écart des autres. C'est moins bruyant. Même si on porte des protecteurs aux oreilles, les décibels s'en donnent à cœur joie dans une usine.

Le lendemain de mon entrevue de sélection, en m'annonçant que j'avais l'emploi, mon futur superviseur m'a dit qu'il avait un logement à louer tout près. J'ai sauté sur l'occasion et l'ai visité le soir même. Il s'agit d'un triplex qu'il rénove dans ses temps libres. Il vient de terminer le logement du deuxième étage. Par la suite, il complétera celui du troisième et il finira le premier qu'il occupera lui-même.

C'est mon premier logement bien à moi. Un quatre et demie, quelle chance! J'aurai une pièce supplémentaire si jamais mes enfants veulent me voir. J'ai une fille de vingt-quatre ans et un fils de vingt et un ans. Peut-être voudront-ils me visiter et, au besoin, je pourrais les dépanner. Ça fait longtemps, quatre ans, qu'ils m'ont fermé la porte. Que sont-ils devenus? Bon, bon, comme dirait ma mère : « Oublie ça, passe par-dessus. » J'ai bien intégré ses propos. J'ai tant et tant essayé d'oublier le mal que cela me fait.

Je n'avais jamais habité dans une maison à logements. J'ai toujours vécu dans des maisons unifamiliales, d'abord avec ma famille d'origine puis avec la famille que j'ai créée, celle qui m'a mise à la porte. Il faut dire que je consommais beaucoup.

Après avoir quitté mon conjoint et hélas! mes enfants, J'ai vécu beaucoup d'errance. Un long temps à coucher à droite et à gauche chez des amis de *dope*. Pendant une année peut-être, c'est la rue que j'ai habitée. Ensuite, il y a eu la maison de désintoxication où j'ai enfin réussi à me retrouver.

Dans ma famille d'origine comme dans la mienne, j'ai connu l'enfer. Fallait-il être innocente pour croire que j'allais un jour me sauver du monstre qu'était mon père? Un monstre maquillé en homme ordinaire. Et me sauver de ma mère, cette *dopée* soumise. Celle qui aimait tant le rose saumon. Sans un mot, elle encaissait les paroles vicieuses et les coups de mon père. Encore sans un mot, elle le laissait me dénigrer, me frapper. Pas mes deux frères. Il ne leur touchait pas. Qu'avait-il contre les femmes? Il était là, tout occupé à pourrir la vie de ma mère et la mienne. J'ai eu souvent l'impression que ça lui donnait de la vie, qu'il allait mourir sans cela. Je le hais encore!

Enfin, à 17 ans, j'ai trouvé l'amour. J'en ai profité pour couper les ponts avec ma famille. Je me rends compte aujourd'hui qu'elle n'était pas si loin. J'ai compris que je portais en moi mon père et ma mère. Avec toute mon innocence, je suis allée trouver une copie de mon père. Mes premiers coups, je les ai encaissés au cinquième mois de ma première grossesse.

Ma mère m'a transmis la soumission. J'ai pris d'elle le sentiment d'être une moins que rien. Mon père me le confirmait après chaque raclée. Plus tard, mon ex-mari a pris la relève. J'ai tenté de me soigner dans l'alcool et la *dope*. Dans mes *trips*, je ne ressentais plus mon mal-être. Mais cela ne changeait rien à la fin.

J'ai finalement réussi à mettre un terme tant à la soumission face aux coups et insultes de mon mari qu'aux oasis artificielles de l'alcool et de la *dope*. La route a été longue. Et maintenant, je ramasse les morceaux épars de moi-même. Je travaille très fort pour refaire une personne humaine avec cela.

En apparence, c'est mon mari qui m'a mise à la porte, mais je sais que c'est ce que je voulais. Ce que je ne voulais pas cependant, c'est que mes enfants coupent les ponts avec moi. C'est pourtant ce qu'ils ont fait. Mon mari aura su les influencer, leur faire croire que

j'étais le monstre. Voilà ce que m'a rapporté de mentir sur mes bleus et mes blessures, de cacher sa violence. Tous les trois avaient le même discours : « Va te faire soigner, tu es malade¹! » Ils me disaient de revenir après.

C'est la rue qui m'attendait. J'ai rencontré le fond, selon l'expression consacrée. Heureusement, la rédemption a suivi. Aujourd'hui me voilà dans cette vie nouvelle : j'ai un emploi et ce nouveau logement. C'est pour conserver cela que je travaille si fort pour m'éloigner de la *dope* et que je fréquente les groupes de soutien. Pour l'instant, ça va. J'ai confiance d'y arriver. Un jour à la fois, nous dit-on souvent. Ça marche mieux ainsi. Si je regarde tout ce que je dois changer, cela me décourage mais, lorsque je me limite à apprivoiser l'instant présent, c'est plus facile.

Dès mon arrivée à cet appartement, j'ai réussi à me faire livrer des meubles par le centre qui m'a tant aidée. Ils sont venus et, en deux soirées, j'avais l'essentiel, même des draps et des serviettes. Rien de neuf, mais tout cela sentait bon l'eau de Javel. L'eau d'un nouveau départ. Si on pouvait mettre de la Javel sur notre vie, ce serait tellement plus simple. « Bon, oublie ça! » comme dirait ma mère. « La magie n'existe pas. » Elle ne pouvait pas toujours avoir tort. Aujourd'hui, je la crois.

Un moment heureux de ma vie, c'est la joie de ma première soirée dans mon logement une fois l'installation complétée.

C'est un vendredi soir, je reviens du travail. Tout est calme. J'écoute du Bob Dylan. C'est l'ancien temps mais que c'est beau! Et encore, le son n'est pas très bon sur mon téléphone. Avec la deuxième paye, je vais me trouver une chaîne hi-fi usagée. Que la musique habite toute ma maison! Que la musique me garde sobre de fumée et de pilules! Comme on me l'a tant dit, il faudra aller aux réunions... pas ce soir. Là, je savoure ma nouvelle vie, j'oublie mon ancienne. Je suis bien. Je sens enfin que je vis. En fait, je n'oublie pas toute mon ancienne vie. Mes enfants sont tellement présents.

¹ Titre d'un documentaire tourné par Roxanne Simard en 1980.

C'est le moment pour moi de donner à mes enfants mon numéro de téléphone. Enfin on peut me rejoindre. J'ai été si longtemps sans possibilité de contact. J'écris une lettre à chacun. Je leur parle de mon travail, de mon appartement, de ma sobriété et aussi de ma peine de me sentir si loin d'eux. Aussi je leur demande pardon pour mes manquements qui les ont tant blessés. J'ai posté les lettres à l'adresse de leur père. Probablement qu'ils ne vivent plus avec lui, mais je crois, j'espère qu'il leur remettra ces lettres.

Les jours qui ont suivi le départ des lettres, j'ai tellement attendu un appel. Un appel qui n'est jamais venu. Comme disent les Anonymes, il faut garder espoir.

L'été se termine, c'est le début de l'automne. L'arbre devant la fenêtre de ma chambre devient à chaque jour plus rouge. Finalement, les travaux du haut se terminent. Comme il l'a fait avec moi, mon superviseur loue son logement à un personne nouvellement engagée à l'usine. Il me l'a présenté au travail, un jeune qui s'appelle Alexandre. Il y emménage avec sa blonde en fin de semaine. Ils vivront dans le logement au-dessus du mien. Leur entrée donne sur la cour arrière. La mienne est à l'avant. Je n'aurai pas affaire à eux et c'est tant mieux.

Leur arrivée est un choc pour moi.

Malgré les rénovations, la bâtisse porte son âge. C'est une maison des années soixante, une maison des quartiers pauvres. Au deuxième d'un triplex, après quelques jours, je connais par cœur la vie des locataires au-dessus de mon appartement. Je suis outrée de constater à quel point on méprise la qualité de vie des gens pour faire du profit. On les fait vivre tous ensemble avec des semblants de séparations, il n'y a que du vide entre le plancher et le plafond. Je les entends marcher, déplacer des meubles. J'entends leur musique de merde. J'entends leurs paroles comme un bourdonnement lorsque le ton est normal et plus clairement lorsqu'ils se parlent d'une pièce à l'autre.

Quelle merde! Moi qui étais si bien, seule, durant les mois d'été. Je vais devoir vivre avec eux sur ma tête, avec eux dans ma tête. Je me surprends, dans mon silence, à essayer d'écouter leur vie. C'est plus fort que moi. J'écoute parce que probablement j'ai l'impression, moi, de ne pas avoir de vie. C'est ce que je ressens de plus en plus. Les

journées à l'usine, puis deux ou trois soirées avec le groupe de soutien, puis personne. Le vide.

Ce n'est pas toujours ainsi. Des jours, je me sens bien, heureuse de mes choix. Et d'autres, je tourne en rond. J'ai l'impression d'attendre. Mais quoi? Je sors peu, à peine quelques courses au retour du travail et les rencontres Anonymes. Je tiens le coup, je n'ai rien pris depuis bientôt douze mois. Je me sens seule, il faut bien l'avouer. Je ne vois personne à l'usine avec qui je pourrais passer une soirée. Avec les Anonymes, Ce n'est pas mieux. Je ne veux pas d'un grand blessé comme moi. Ce serait trop risqué.

C'est fou, avant de traverser tout cela, j'avais en tête l'image que la sobriété était gage de paix, que j'arriverais à ce que l'angoisse soit du passé. Je croyais que je ne souffrirais plus. En voilà une illusion! Le vide, en dedans de moi, n'est jamais loin. Je m'ennuie de mes enfants, je souffre de leur rejet. C'est vrai que je me suis libérée du père et de cela, je suis fière.

J'écoute de la musique. Je vais sur Internet pour rêver de voir les îles du Pacifique. C'est un autre monde, un paradis. Le paradis, comment puis-je utiliser ce mot, je ne sais pas ce que c'est. En attendant, je vais souper. Je crée ma nouvelle vie dans un rythme boulot, dodo.

Un vendredi soir, une bombe explose.

La musique d'en haut est plus forte que d'habitude. Le rap fait compétition à mon Sydney Bechet. Je les entends vivre. Ils parlent fort et j'ai l'impression que ça prend un coup et probablement plus. De temps en temps, il élève la voix. Il me fait penser à mon ex-conjoint. Quand il commençait à parler fort, c'était un signal apeurant.

Moi, je ne veux pas de ça en haut. Aux Anonymes, ils disent de prier quand on sent des émotions trop fortes. Eh bien, je prie, même si je ne sais pas comment faire. Il ne faut pas que ça arrive ici. Il ne faut pas que ça m'arrive. Je ne sais pas quoi faire de cette angoisse plus grande que moi. Je ne sais pas.

En haut, au fil de la soirée, la voix masculine fraie son chemin au-dessus du *heavy metal*. Je détecte des phrases courtes, indistinctes, mais dures et perçantes, comme des poignards. Je les connais ces phrases. Non, non, je ne veux pas. Je n'ai pas fait un si long chemin pour ça.

Le téléphone sonne en haut. Je saisis qu'il répond. C'est court, mais ça semble allumer le feu de sa colère. Elle, je l'entends peu. Un petit marmonnement après les envolées perçantes du dominant. Non, non, non. Après un long grondement de mots, quelqu'un tombe. C'est elle, certainement. Je devine qu'elle vient de recevoir un coup. Probablement qu'elle tentait de le calmer... et boum! Leur musique forte n'arrive pas à cacher ce que j'entends. Le son, plus doux, de ma musique n'arrive pas à cacher mon passé. C'était comme ça.

Il se passe un temps sans paroles, il n'y a que la musique. Puis, il parle fort. J'entends clairement : « Mon hostie de chienne, tu me trompes! » Et là, je devine que, pour lui, c'est peut-être le temps d'un coup, car je l'entends crier, elle. D'autres coups suivent. Dans mon scénario, elle est toujours au sol. Il frappe encore avec ses pieds, je suppose. Il frappe de tout son corps, il frappe de toute sa haine. Elle encaisse avec un gémissement. J'imagine qu'elle dit son nom, Alexandre, qu'elle se recroqueville pour amoindrir les coups de pied et les mots de feu. Puis, les coups s'espacent. Il ne veut pas la tuer. Il a trop besoin de cogner. Je n'ai jamais compris ce qui déclenchait l'arrêt progressif des coups. Certainement pas la compassion. C'est un peu comme s'il était repu. Il se calme, si on peut utiliser ce mot. Je la sens qui reste couchée par terre. Probablement pleure-t-elle en silence. Elle ne veut pas réveiller le volcan. Il éteint la musique et d'un pas lourd va allumer la télé. C'est un poste de sports. C'est fort. Je n'entends plus rien d'autre.

Je reste là, étendue sur le sofa, sans bouger. J'ai l'impression d'être en haut, allongée par terre. J'ai mal aux côtes, j'ai mal au visage, je saigne. J'ai peur. Ne rien faire, ne pas réveiller ce flot de haine contre moi. Je sens que je ne suis rien, que tout est de ma faute. C'est un retour aux sources. Je me sens elle. Et tout ce chemin que j'ai parcouru pour me sortir du tonnerre, n'aura-t-il rien valu? Pourquoi cet écrasement de mon être sous le poids des

pieds de ce gars? Pourquoi ai-je encaissé encore? Une ou deux heures passent. Le temps est arrêté. Le match à la télé aussi, on ne l'entend plus.

Et moi, je suis toujours là, immobile. Elle ne semble pas s'être relevée. Là, il marche vers la cuisine. J'ai l'impression qu'il l'a aidée à se relever pour la mettre au lit. S'il l'a fait, ce n'est pas pour elle. C'est son propre désir. En effet, j'entends les mouvements brusques du lit et finalement son râle qui me dégoûte. Violer, c'est violer, même si elle ne dit rien. C'était toujours comme ça que ça finissait pour moi aussi.

Le sommeil a pris place au troisième étage. En tout cas, pour lui. Est-ce qu'elle dort? Je ne l'entends pas se lever. Après avoir encaissé dans son corps, c'est le moment d'encaisser à l'intérieur d'elle-même, de revivre l'agression, de chercher un sens.

Et moi, au deuxième, j'ai mis un temps fou à m'endormir.

Dans un sommeil agité, je fais un rêve, non, un cauchemar. Je revis la scène qui vient de se passer au troisième. Nous sommes dans la cuisine. Un homme frappe sa femme. Je suis là avec eux, mais ils ne me voient pas. Je tente de retenir les pieds qui frappent. Rien. Je tente de tirer la femme étendue loin des coups de pied. Rien n'y fait. Comme dans tous les cauchemars, l'angoisse domine. Que faire? Rien ne fonctionne. Je suis désespérée.

Et tout à coup, j'entends un coup de tonnerre, comme dans un gros orage. Un immense éclair et, vite après, un nouveau long coup de tonnerre. En moi, un barrage cède. Je sens monter un sentiment nouveau : celui de la colère, enfin! C'est étrange, une énergie puissante habite chaque cellule de mon corps. Tout est changé. Je n'ai plus peur, j'ai de la rage.

Le cauchemar se poursuit, je suis encore dans la scène de violence conjugale. Rapidement, je prends un tiroir, un gros couteau de cuisine. Ni elle ni lui ne me voit. Je me sens investie d'une mission, celle de remettre de l'ordre dans la vie. Rien de moins.

Occupé à donner des coups, l'homme me présente son dos. Il ne sait pas la puissance de la colère de l'opprimée, il ne connaît que la domination et la soumission des autres. D'un geste immense, je lève le couteau et prépare le coup. Un plaisir fou m'habite à ce moment.

C'est tellement nouveau. La colère me donne des ailes. Et pan! Je plante le couteau profondément dans le dos de l'homme occupé à battre sa femme. Il s'écroule. Et là, par la magie des rêves, la jeune femme est disparue, elle n'est plus là, à geindre par terre. Il n'y a que moi devant ce corps d'homme effondré. Il est mort. Je l'ai tué. Je me sens bien.

Je me réveille en sueur. Je halète. Graduellement, je rattrape le rêve. C'est comme un film qui se projette en moi. Jamais je n'ai fait un tel rêve. Jamais je n'aurais osé. Puis là, au milieu de la nuit, je viens de le faire. Une pensée s'immisce en moi pour la première fois. Elle se présente avec ces mots : « Le mépris n'aura qu'un temps² ». Cette phrase, qui me revient en mémoire, est le titre d'un documentaire. J'en ai oublié le contenu, mais le titre est resté vivant en moi pendant toutes ces années. Je viens de comprendre pourquoi. Dans ma vie, le mépris a eu son temps. Finie la soumission que ma mère m'a transmise. Aujourd'hui, maman, j'enterre ton rose saumon. Du même coup, j'enterre le mépris dont j'ai été si souvent l'objet.

Quelques jours après l'accident à l'usine, je reviens du travail peu après cinq heures, comme à chaque soir. Tout est calme dans mon appartement. Je tends l'oreille vers le haut, pour savoir si la jeune veuve est chez elle. Oui, elle semble écouter de la musique douce. De mon côté, avec un jus d'orange en apéro, je fais jouer *Petite fleur*. C'est fou comment un simple morceau de musique peut créer de la paix. C'est toujours ce que je fais jouer quand je me sens insécure. Je me dis de reprendre courage, que je vais y arriver. Demain, sans faute, il faut que je reprenne le groupe des Anonymes. Un peu plus tard, je me fais un sandwich et ouvre la télé pour écouter les nouvelles.

Le téléphone sonne. C'est rare. Mon cœur palpite. Je suis nerveuse de répondre.

« Allô! »

² Titre d'un documentaire d'Arthur Lamothe produit par la CSN en 1969.

Un bref silence puis le mot « Maman! » vient me fendre l'âme.

« Julie? » Un silence plus long s'installe.

« Maman, j'ai gardé ton numéro de cellulaire comme tu me l'avais demandé dans ta lettre. C'est aujourd'hui que j'ai besoin de te parler. » Julie pleure longuement.

J'écoute de tout mon cœur.

« Qu'est-ce qui t'arrive, ma belle? »

Julie bredouille. « Mon *chum* est mort il y a une semaine. Il a eu un accident à l'usine de plastique où il travaillait. Je suis perdue, je veux mourir. Je l'aimais. »

Mon cœur fait mille tours. La joie de cet appel et la tristesse de ma fille créent en moi un court-circuit. Je garde le cap. Je sais qu'à ce moment précis, un lourd secret s'installe en moi pour toujours.